CHAPITRE VIII.

Le romantisme, qui s'était d'abord couvert du masque de la Restauration, se fait révolutionnaire et impie.—Son style s'introduit avec ses doctrines dans la politique — Perversité systématique d'une secte qui, non contente d'inspirer le goût du crime, travaille à énerver de plus en plus les lois et la justice.

—

Ce qui ne laisse pas d'être encore plus misérable, c'est de voir qu'à la tête d'une école si profondément ennemie des anciennes croyances, si prête à dénigrer

actuellement les rois et les prêtres, se trouvent tout juste les mêmes écrivains romantiques dont le principal talent consistait, sous la restauration, à chanter le trône et l'autel. Et les poëtes qui alors éclataient au seul souvenir des profanations révolutionnaires, qui tournaient le mieux une tirade contre l'immoralité de la France et son ingrate folie, sont précisément ceux qui montrent aujourd'hui le plus d'empressement à détruire ce que l'on appelle traditions, règles ou principes. Ils semblent avoir hâte de regagner le temps perdu, ce temps que M. de Lamartine consacrait à ses pieuses MÉDITATIONS, tandis que l'auteur de *Lucrèce Borgia* célébrait les miracles de Reims et le baume de la sainte ampoule. Maintenant que M. Hugo s'est fait homme du progrès et grand contempteur de l'ancienne France, non-seulement, j'en suis sûr, il ne voudrait plus nous effrayer du *bouleversement des choses,* mais il se croirait

sans doute obligé de défendre contre son zèle d'une autre époque :

. . . . Ces tyrans populaires
Attaquant le passé comme un vieil ennemi [1].

Car tel était le langage que tenaient ces messieurs pour courtiser la bonne cause dans ses jours de triomphe [2].

Loin de moi, du reste, l'idée d'imputer à cette pauvre restauration l'odieuse et fatale doctrine des romantiques. Je veux seulement dire que c'est en ce temps qu'ils ont, sous le masque de dévotion qui couvrait tant de visages, commencé à flétrir leur propre patrie, et à ravaler la gloire de la France en insultant ses grands

[1] LE SACRE DE CHARLES X, ode, par Victor Hugo.

[2] De pareilles contradictions ne nous étonnent point. M. Hugo, qu'on a vu depuis chanter si pompeusement la colonne de la place Vendôme, n'avait-il pas fait, au retour des Bourbons, ce fameux quatrain sur la statue de l'empereur qui la couronnait ?

Si le sang qui coula pour assouvir ta rage,
Autour du monument se pouvait amasser,
On le verrait bientôt atteindre ton image,
Et tu boirais sans te baisser.

hommes et sa littérature, comme ils attaquent présentement les mœurs et l'ordre social tout entier. . . .

Cette secte n'a, dans le fond, ni drapeau, ni parti politique; mais elle se forme de tous les amis du désordre, de tous les apôtres de la licence, de quelque camp qu'ils viennent. Ce sont ces écrivains que vous connaissez, tachetés de mille opinions diverses. Ce sont les doctrinaires eux-mêmes, les fouriéristes, les saint-simoniens, et une nuée d'esprits turbulents dont l'insatiable orgueil poursuit et veut consommer la ruine de tout ce qu'avaient édifié la sagesse des temps et l'autorité du génie. . . .

Or, il ne sera point inutile de remarquer, au milieu de ce grand mouvement de dissolution, le progrès même que le romantisme a déjà fait en politique. Las apparemment de ne compter dans l'État que par les vers dont il assiégeait le trône, il a voulu jouer un rôle plus important et

sa fortune lui a ouvert d'abord la porte de nos assemblées délibérantes : ce dont on peut aisément s'apercevoir, d'ailleurs, aux termes hautains, aux expressions burlesques, aux phrases sonores et vides de sens que sème partout l'école sur son passage. Cette école ne reconnaît d'autre éloquence que la sienne, et elle met bien au-dessus de la langue de Bossuet ou de Mirabeau le français inintelligible et sauvage qu'elle s'efforce de transporter de ses misérables romans aux discours politiques de la tribune. Pensez-vous donc que M. de Lamartine ne s'admire pas lui-même lorsqu'il lui échappe quelque mot bien ronflant, quelque phrase à la *Jocelyn* ou à la *Daidha ;* comme de dire à ses adversaires qu'*ils ne font qu'organiser le chaos, pour gouverner avec la tempête ;* ou qu'*ils jettent dans l'adresse la Pologne comme un remords au front de la Russie ?* etc., etc. A la vérité, l'auguste compagnie devant laquelle il parlait n'a

pas d'abord compris ce que signifiaient des *conditions diminuantes,* ni ce que voulait faire entendre l'orateur par *une guerre qu'il ne croyait pas malsaine.* Mais, Dieu aidant, ce ne sera bientôt plus qu'une question de temps ou, si l'on veut, de décadence, pour que nos députés changent eux-mêmes leur dictionnaire et se familiarisent avec de pareilles beautés.

Ils ont d'ailleurs, pour s'y habituer, la rhétorique de M. Guizot, ses hardiesses de grammaire, et les grâces de son obscur langage. Ne s'est-il pas, le premier, servi à la Chambre de l'ignoble patois romantique que respirent ses ouvrages; des grands mots *gouvernementabilité, nécessités sociales, situations supérieures,* qui, tout en commençant notre éducation, nous préparaient à des traits d'éloquence tels que ceux-ci : « Moi, j'aime les monuments vi-« vants, les monuments qui portent un « nom d'homme... Moi, je désire que tout

« ce qui sera fait de grand puisse se résu-
« mer, se personnifier dans de grands
« noms d'hommes, etc. »

Nous ne nous sommes, au surplus, condamnés à suivre sur ce nouveau terrain la langue romantique, que pour marquer la rapidité même de ses progrès et nous armer de ce nouvel exemple contre une dépravation de goût qui emporte nécessairement celle des mœurs et de l'esprit. Une fois qu'on a quitté le droit chemin, où s'arrêteront les égarements de la raison? Qui ne sait que l'erreur qu'on embrasse mène toujours à une erreur nouvelle? Et voyez comme toutes les extravagances s'enchaînent les unes aux autres! A peine sommes-nous brouillés avec le goût et la langue, que déjà l'on court à la tribune attaquer l'instruction classique [1], c'est-à-dire l'étude de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité,

[1] M. de Tracy.

et l'étude plus admirable encore des devoirs et des vertus sublimes dont elle nous a laissé de si parfaits modèles. Nous ne faisons non plus cas de son génie que de son austère patriotisme : ce ne sont maintenant que plaintes et déclamations contre un système d'enseignement qui a donné à la France deux siècles de grands hommes et une gloire immortelle.

Et cependant l'application du romantisme à la politique se manifeste chaque jour encore par de nouveaux symptômes de décadence. Ainsi on lui doit cette pitié toute passionnée qui s'étend indifféremment aux plus vils scélérats, cette stupide manie des absolutions, et cet esprit de vertige qui nous ferait volontiers récriminer contre les lois et la justice de notre pays. Car, dans sa poétique philanthropie, l'école romantique ne se contente pas de renverser l'échafaud, elle prétend encore tourner en ridicule la sévérité des magis-

trats et se moquer de cette incorrigible et brutale vertu que ne touche point l'héroïsme du crime. Mais, entre toutes ces déclamations contre la peine de mort [1], entre tous ces lieux communs débités en prose et en vers, on remarquera d'abord les gémissements de M. de Lamartine et les plaintives harangues dont il a fatigué les échos du Palais-Bourbon. Personne n'a poussé plus loin que le poëte député la fureur de la clémence.

Je voudrais pouvoir ignorer le but que se propose le romantisme. Mais enfin vous avez lu ses livres, vous connaissez les romans, les poëmes, le théâtre de ses écrivains. Et lorsque leurs doctrines ont allumé les plus funestes passions, lorsqu'elles semblent avoir comme répandu de tous

[1] Les lois qui condamnent un homme à mort vous semblent dures? Mais faites donc qu'en dehors de ces lois l'État puisse se conserver, et tâchez que votre modération et votre humanité ne causent pas elles mêmes un mal plus grand que la peine de mort.

côtés le goût du crime, c'est tout juste ce moment que prennent les romantiques pour ôter à la société sa dernière arme et son dernier moyen de défense. C'est quand il n'y a plus que ce seul remède au désordre qu'ils s'efforcent d'abolir la peine de mort. Aussi vous saurez pourquoi le viol, l'adultère, l'inceste, ont pris, de même que le suicide et la longue barbe, un caractère tout romantique; et vous ne vous étonnerez plus que le criminel, sur le banc des accusés, se défende, comme il attaque ou viole les lois, le texte de nos grands écrivains à la main. Il n'y a pas jusqu'aux maximes trouvées sur l'album du voleur et jusqu'à ses propres réflexions qui ne décèlent ses lectures favorites et les poëtes et les romanciers dont il est nourri. Triste et fâcheuse sympathie! qui seule devait suffire pour tuer l'école ou la secte qui a eu le malheur d'en être l'objet!

Hâtons-nous toutefois de le dire, c'est encore dans les classes inférieures que le sentiment de la justice conserve le plus d'énergie. Le bon sens naturel du peuple, au milieu de la guerre antisociale que l'on fait au libre arbitre, l'a, jusqu'à présent du moins, préservé des doctrines insensées d'une secte qui, ne reconnaissant ni bien ni mal, ni vice ni vertu, prétend mettre en la sauvegarde du progrès l'empoisonneur et le parricide. Le petit peuple vit sous des impressions de conscience, le petit peuple sait encore haïr et s'indigner ; et c'est pour cela que nous le voyons, sans doute, beaucoup moins enclin à ce déplorable esprit de romantisme qui pervertit de tant de façons diverses la destinée de la société.

Le pouvoir a été bien mal inspiré, ce me semble, d'élever aux charges et aux dignités les apôtres sans pudeur de ces fatales doctrines. Et cependant il pousse en-

core plus loin la sottise, lorsqu'il remet entre leurs mains sacriléges avec des chaires de professeurs une partie de l'instruction publique. Ce n'était pas assez que les portes du Luxembourg s'ouvrissent à la romantique philosophie de quelque cauteleux industriel de collége; que les disciples de Saint-Simon ou de Fourier entrassent au conseil d'État et dans la diplomatique; il a fallu qu'ils devinssent encore les instituteurs de la France et nos maîtres en sagesse.

Ajoutez d'ailleurs que, comme si l'on craignait de n'avoir point assez fait déjà pour le triomphe de la nouvelle école, on convie ses poëtes à la cour, on s'empresse à les fêter, on leur décerne des honneurs, des récompenses. Étrange bassesse! Alors nous les voyons loués par l'académie elle-même, par des suppôts de l'université, par ses plus hauts dignitaires. Tandis que celui-ci admire la prose de *Henri III*, celui-là

les vers de *Cromwell* ou d'*Hernani*, un autre pédant célèbre en termes pompeux les vertus et le mérite de l'auteur de LÉLIA, *esprit sublime*, dit-il, et *moraliste du premier ordre*. Puis certain ministre de l'instruction publique, s'imaginant apparemment que l'on donne un brevet d'immortalité comme une bourse au lycée, inscrit lui-même au tableau des hommes de génie M. de Lamartine, et proclame l'auteur de LA CHUTE D'UN ANGE, *le plus illustre poëte vivant de son pays;* sans daigner même se souvenir qu'il est encore au monde un Béranger!

Or, voilà de quelle manière, à son tour, le gouvernement passe du côté de la décadence et méconnaît ou trahit son devoir pour entrer dans cet odieux complot formé non-seulement contre le goût et la morale, mais contre tous les principes d'ordre et de civilisation. Il paraît enfin si peu comprendre ce qui fait la force et la gran-

deur des États, que c'est tout au plus s'il n'insulte pas lui-même ces saintes maximes et ces généreux sentiments sur lesquels s'appuie la conscience publique.